Stéphane Keller

Inhumain

Monologue

Création Contemporaine

Editions du Brigadier

Un homme sans nom nous raconte son histoire. Depuis les bois de Picardie de son enfance solitaire à son entrée dans la police et à son premier meurtre...

Ce monologue a été lu par Didier Sandre, sur proposition de Jean-Michel Ribes, dans la cour du musée Calvet lors du Festival d'Avignon 2002. Il a été enregistré et diffusé sur France Culture dans le cadre du programme Texte nu.

Stéphane Keller est romancier et scénariste pour la télévision et le cinéma. Inhumain *est sa première pièce de théâtre.*

Prix : 11,00 €
ISBN : 978-2-487987-00-5

9 782487 987005

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

L'Homme

Enfant, j'avais l'air certainement timoré...
J'étais silencieux, par choix. Je n'arrivais pas à parler en présence de tous ces adultes. Soucieux de ne pas déranger, de ne pas faire trop de bruit.
Tout le monde prenait ça, au mieux, pour de la timidité, mais, en règle générale, pour un certain manque de personnalité.

« Tu travailles bien à l'école ? »
« En quelle matière es-tu le plus fort ? » demandait mon père, assis sur le canapé du salon, dans sa robe de chambre.
Plus de souvenirs quant aux couleurs. Chez lui, tout était si sombre.
Pas de souvenir, non plus, de son grand appartement de l'avenue Pierre 1er, il ne me reste que deux détails sans importance de ce temps qui me paraît... lointain.

Mon père portait des mules en cuir et il y avait un énorme tourne-disque, dans cette pièce où il nous recevait ma mère et moi.
« Oh, il est très fort en Histoire-géo. » disait ma mère, assise en face de lui, vêtue de son petit tailleur façon « Chanel ». Elle savait bien que je n'oserais pas ouvrir la bouche, j'étais trop étonné de les voir, pour une fois, réunis.
Alors, il me posait des questions dont je connaissais les réponses, MAIS... une drôle de voix, une drôle de pulsion me poussait à répondre à côté. Je tremblais de trac, je regrettais de le décevoir, MAIS... je me disais qu'il valait encore mieux ne pas le surprendre agréablement.
Il avait si peu d'estime pour moi, si peu d'intérêt pour cette petite chose.
Je le savais, j'avais déjà cet instinct, cette volonté de me camoufler.
Plus tard, à l'école, continuant à dissimuler, les professeurs me croiront stupide.

« Mais non, ce n'est pas la réponse, tu savais pourtant. »

Ma mère se sentait humiliée que je ne sois pas à la hauteur de ses espérances.

Au retour de nos rares visites, je la regardais du coin de l'œil, comme elle semblait contrariée.
« Tu es grand maintenant, tu iras voir ton père tout seul. »
Très tôt, on m'a laissé circuler seul, dans la ville. Très tôt, on m'a permis de les observer.

« Et puis, c'est toi qui téléphoneras désormais pour prendre rendez-vous, puisque tu veux le voir... »
Qu'est-ce que j'avais bien pu faire pour qu'elle soit fâchée à ce point ?
C'était certainement parce que je n'avais pas su répondre.

Un autre jour, je suis encore un petit garçon et me voilà dans le café, au coin de ma rue. Ma grand-mère avance le tabouret de la cabine et je grimpe dessus.

Les vieux bottins s'entassent tout autour du réduit. Il y a une odeur de bois, de tabac froid et de mauvais après-rasage. Juché sur le tabouret, je décroche. On ne me souffle pas le numéro, on préfère me le composer et on me laisse seul avec ce téléphone noir, si lourd dans mes mains. Mon cœur bat, j'ai peur de ne pas savoir le convaincre alors pourvu qu'il ne soit pas là.

« Allô papa, c'est moi... Je voudrais savoir si je peux venir te voir bientôt ? »
Il parle, il n'y a jamais de mot affectueux dans sa bouche, jamais de tendresse dans sa voix, je n'en attends donc pas. Ça ne me déçoit pas, c'est un simple constat.
Il dit que son frère est mort, qu'il est triste, qu'il n'a pas le temps de me voir.
Pas même une petite heure, chez lui, un matin.
Je réponds très calme (mentir)
Que ce n'est pas grave (se contrôler)
Que je m'excuse de l'avoir dérangé (être humble)
Quand pourrais-je le voir ? (mauvaise question, je l'agace, je l'entends à sa voix)
Il répond, énervé (aïe) qu'il ne faut pas l'appeler avant plusieurs mois.
Cela me paraît énorme. Je sais qu'il exagère.

Encore des excuses pour me faire pardonner et lui dire « je t'embrasse » en le quittant. Mais il a déjà raccroché alors il n'a peut-être pas entendu.
On m'aide à redescendre du tabouret.
Je suis fier de moi, j'avais peur de l'appeler, mais je l'ai fait.
Quand même, quelque chose m'étonne, car c'est la première fois que ça m'arrive.
Qu'est-ce qui me fait si mal, là, au milieu du torse ?
Qu'est-ce qui me tourmente ?
Qu'est-ce que c'est que ce poids, à l'intérieur du corps ?
Qu'est-ce que c'est que cette peur qui ne me lâche plus ?
Cette angoisse imprimée en moi... Mon seul héritage, des pensées transmises dans le ventre.

Je dis à ma grand-mère que ça m'a fait plaisir d'entendre sa voix mais c'est faux.
J'étais soulagé que ça finisse si vite.

Les femmes qui m'élèvent m'ont forcé à l'appeler. Pour l'attendrir ? Parce qu'elles ne veulent plus avoir affaire à lui ?

C'est moi qui le réclame, et c'est un tort. C'est juste pour ressembler aux autres.
À ceux de l'école qui ont tous un père.
Les autres... mais pas moi. Différent... différent... tu es différent, tu n'es pas comme les autres.

Neuf ans. Mon père a disparu. Il a quitté son grand appartement, il est reparti vivre à l'étranger, au-delà de l'océan, je ne le reverrai pas. C'est ce que je crois, la vérité éclatera bien trop tard. Il est parti, envolé.
Fin
Mais je n'en sais encore rien. Peut-être me fera-t-il signe ?
J'attendrai, moi je ne bougerai pas.
Un dernier souvenir, cela se passe avant. Je suis plus jeune, cinq ou six ans.
Mes premières crises d'asthme.
Ma grand-mère me prend par la main et m'emmène me promener.
Nous nous arrêtons sur le pont qui enjambe la route. Je resterais

bien des heures entières sur ce pont si ma grand-mère en avait la patience. Je regarde le spectacle lancinant des voitures qui passent. Absorbé par cet incessant défilé, j'en oublie mes crises.

Regard fixe... fixe...

J'imagine que tous ces hommes qui conduisent sont autant de pères potentiels. Alors, l'un d'eux va s'arrêter, ouvrir sa portière et me faire signe, mais grand-mère me prend déjà par la main et je dois la suivre. Si on avait attendu, il y en aurait peut-être un qui aurait stoppé.

Viens mon petit !

Voilà que je pense alors que seules les femmes m'accepteront.

Les hommes vont m'ignorer et c'est tant mieux, je les trouve haïssables. Les pères de mes amis, plus tard, m'apparaissent toujours comme de terribles juges. Ils savent, ils lisent sur mon visage.
Pas de père !

Je suis malade, très souvent.
On s'inquiète pour moi.
Mon cœur bat trop fort et trop vite.
Pas de racines, il pousse de travers.
Je baisse les yeux quand les hommes me regardent. C'est la seule solution que j'ai trouvée pour ne plus les voir. Ils me dégoûtent tellement.

« Alors petit, tu ne regardes pas dans les yeux ? Tu es hypocrite, c'est ça ? »
Les adultes posent des questions stupides, sans cesse. Non que je fais de la tête.
« Non il est timide » dit ma mère en m'excusant.

Timide, je le suis resté longtemps, jusqu'à ma première activité annexe.